Document generated on 06/03/2025 6:42 a.m.

Brèves littéraires

L'entretien

Claudine Bertrand-Paradis

Number 74, Fall 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/6028ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bertrand-Paradis, C. (2006). L'entretien. *Brèves littéraires*, (74), 19–24.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CLAUDINE BERTRAND-PARADIS

L'entretien

Il y avait, dans mon village, de ces vieux qui se taisent, qui marchent en faisant compter chaque pas, chaque silence, chaque paysage cueilli. De ces géants à jamais assis aux portes de notre mémoire. Il était de ceux-là.

Il y avait aussi, dans mon village, une route principale difficile à suivre, tant elle se perdait en ramifications, comme pour se jouer des étrangers, les malmener un peu et, ainsi, les tenir à distance. Peut-être aussi pour contourner le souvenir des êtres passés là et à jamais appesantis. Il y avait encore, dans toute cette panoplie de routes, celles qu'on n'empruntait qu'aux grandes occasions et celles qu'on ne prendrait jamais. Parce qu'on n'y avait aucun champ, aucune famille, aucune habitude. Parce que le terroir était ainsi divisé entre ses habitants.

Je devais avoir quatorze ans et, ce jour-là, je n'avais que l'embarras du choix et des routes, mais il aurait compris que je m'esquivais, car aucune d'entre elles ne menait à mon quotidien. Elles couraient vers des bois et des recoins obscurs où des péchés couvaient et guettaient les filles, allumés par des mains d'hommes. De pleins sentiers d'odeurs crues qui faisaient tourner la tête et basculer les destins.

Je n'étais pas de ces filles-là et il le savait: depuis des générations, le renom de ma famille m'en gardait

à grands coups de droiture, de bondieuseries et d'interdits. Il me fallut donc me résigner à poursuivre bravement sur ma lancée. Pour sauver les apparences, je tentai même de raffermir le pas.

Son cabas semblait lourd et je priais pour qu'il ne juge pas bon de marquer un temps d'arrêt. Certains accuseraient la fatigue, voûteraient les épaules et, dans une telle occasion, relâcheraient les muscles attenant à la sévérité.

Pas lui. Il s'arrêterait comme un propriétaire, demeurerait solide au mépris de sa canne pour jauger le poids des bruits, la hauteur du ciel et le canevas de son paysage. Il empocherait le tout sans façon, pour y songer chez lui plus à loisir. Y découvrir les notes discordantes qui froissaient ses habitudes.

Et, ce jour-là, je serais dedans!

***

Il y en avait quelques autres comme lui au village, qui ne nous adressaient pas la parole. Petits, nous leur en étions presque reconnaissants, car ils nous effrayaient, tous jaunis et parcheminés par le temps, affublés qu'ils étaient d'un nez crochu, les dents ravagées par des habitudes qui s'apparentaient, selon nous, à celles d'un ogre; mais la malchance voulait que chaque famille en compte au moins un, ce qui mettait toute chance de salut hors de notre portée. Ils étaient des forces brutes que ne domptaient ni l'Église ni le curé. Pour soigner leur condescendance à l'égard de l'ordre ecclésiastique, ils envoyaient leurs femmes aux nouvelles de la messe, les sachant à la fois parfaites bigotes et commères averties; ils savaient qu'elles s'acquitteraient fort bien de leur office et garderaient

entrebâillées pour eux les portes du Seigneur. Et, alors que celles-ci, fort diligentes, picoraient, avec une même ferveur, dans la main du Seigneur et dans la manne des médisances, ils ne perdaient rien, eux, de leur majesté. Elles devenues ordinaires, ils n'en étaient à nos yeux que plus démesurés.

Aux aguets, j'espérais voir apparaître une de ces femmes qui saurait le distraire de mon passage.

Car ils avaient, pour la plupart, une vieille mise à leur main et drapée de noir dès après le mariage. Appareillés comme terres mitoyennes ou sentiers qui se croisent. Pour y gagner de la beauté ou de l'intelligence. Pour troquer du bien contre de la réputation. Avancer d'une rangée ou deux sur les bancs de l'église. Faire meilleure figure dans les prières au Seigneur et brandir de meilleures références sous le nez du bourgmestre. Si elles avaient aimé leurs bras tournés comme des arbres, elles n'en faisaient plus apparence, tout occupées qu'elles étaient à enfanter des générations faites d'une glaise plus riche. Nous avions tous, dès l'enfance, frôlé leur coeur et leur tendresse, mis leur giron à la mesure de nos jeux et essoufflé un peu leur patience. Nous pensions, par le chemin des vieilles, amadouer leur regard à eux.

Ils avaient des yeux d'une mobilité étonnante pour leur âge ; des yeux qui savaient vous débusquer au plus fort d'un tour pendable et qui faisaient mieux que vous morigéner : ils vous clouaient sur place, au coeur de vos bêtises, l'acte de contrition au bord des yeux, là où vos parents n'auraient plus qu'à tendre une main pour vous cueillir.

Puis venait l'âge où, surtout si vous étiez garçon, plus sûr de vos lieux, de vos vices et de vos jambes, vos méfaits élargissaient leurs frontières ; le geste prompt et volontiers grossier, vous esquiviez leur regard et leur canne. Bien au fait maintenant des imprécations wallonnes, vous devanciez leurs marmonnements, leur disputiez leurs apothéoses et pleuviez sur leurs silences. Sans complexe, et même si la phonétique restait maladroite, vous leur décochiez, par chapelets entiers, le fruit de vos dernières trouvailles.

Enfin, arrivait l'âge – plus précoce pour les filles – où, étroitement encadrés par la grammaire, l'instituteur, le catéchisme et le curé, vous preniez, au gré des adultes, le chemin du confessionnal. Pour y châtier vos écarts de langage, de gestes et surtout de pensées ! Pour encourager chez vous l'ordre nouveau et ses contraintes, les adultes desserraient leurs rangs et vous permettaient de vous faufiler parmi eux, le temps d'une brèche, d'une veillée, d'une entorse sur laquelle ils fermaient les yeux. Pourtant, vous n'étiez pas comblés, car eux vous toisaient toujours à distance et, sans un mot d'eux, la promotion n'était pas complète : vous n'aviez pas vraiment traversé.

Pas que nous ignorions leur langage mais nous étions incapables de démêler l'écheveau des sens cachés. Leurs verbes savaient des nuances inutiles et éteintes à jamais qu'ils manigançaient pour mieux nous égarer. Leurs inflexions s'armaient de sous-entendus que seuls leurs pareils saisissaient. Les pensées qui ajouraient leurs silences ne s'apprenaient pas sur les bancs d'école. Nous n'étions, à leurs yeux, que des bastions incertains, encore mal arrimés au village, ignorant tout des raccords secrets qui faisaient de lui et de ses gens ce qu'ils étaient.

Et, à mesure qu'il progressait, j'appréhendais ce moment où je serais, une fois de plus, confrontée à mon insignifiance !

Puis, un jour, et c'était mieux que rien, à un âge arrêté par eux seuls, selon des règles ignorées de nous tous, nous devenions petit-fils ou petite-fille de quelqu'un. Ennoblis.

« T'es yèn dès djonn' d'amon l'Victor, ti ! La bwéchèl' du valet qu'est sainssy ! »* Simple constat qui me happa au vol car il s'en allait déjà, sans attendre ma réponse. Aujourd'hui petite-fille du Victor et fille du « sainssy ». Demain viendraient une ou deux anecdotes de son cru dont mon aïeul ferait les frais. Un jour, peut-être, une conversation : quelques phrases à la volée où je pourrais, avec de la chance et un peu de cet instinct wallon, placer un mot ou deux et, plus tard, qui sait... un véritable entretien, avec mon nom dedans !

Il y avait bien le « ti » qui me chicotait, car, on me l'avait appris, il n'était pas respectueux. Mais c'était un début. Et le respect, pour eux, était fait d'une manière différente qui n'avait rien à voir avec les mots.

C'était là le rite de passage. D'un même trait, ils nous apprenaient notre filiation la plus avantageuse, celle à travers laquelle ils nous avaient reconnus : celle qui avait du bien, une réputation, une mémoire voisine de la leur. Celle qui nous avait enfin valu leur toute-puissante miséricorde.

---

* « Tu es une des gamines de chez le Victor, toi ! La fille du fils qui est fermier ! »

Et aujourd'hui, moi, fille du « sainssy » et petite-fille du Victor, je venais de recevoir le village en héritage !

Ce jour-là, je compris aussi bien plus !

Même s'ils parlaient encore haut et fort parmi nous, par l'économie de leur parole, leur façon de hocher la tête, de plisser les yeux, de se racler la gorge, la trajectoire et la hauteur de leur crachat, leur vie s'assoupissait à leurs pieds, à l'insu de tous. Elle s'écoulait en sourdine sans que cela semblât leur coûter de la force. L'âme et le corps ne bronchaient pas ; celle-là qui cognait au ciel pourtant, occupée à plaider son sort auprès de Dieu, l'autre perdu dans ses champs intérieurs, tout à émonder les derniers souvenirs et à remettre les plus douloureux en friche. Pendant ce temps-là, leur vie cheminait à travers les sillons de la terre pour rejoindre celles des autres, partis avant eux. Pour former cercle avec elles et clore ainsi les frontières du village. À la manière des géants et des sorciers. Pour l'éternité.